Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

Chapitre XXXIV. Australie. - Histoire naturelle.

des plaines desséchées, indiquent que cette alternative de pluie et de sécheresse est le caractère général de tout le continent australien. Un autre fait observé, c'est que la quantité d'eau pluviale tombée à Parramatta dans le cours d'une année est à peu près égale à celle qui tombe en Ecosse, c'est-à-dire de vingt-quatre pouces.

L'Australie n'a encore présenté aucune montagne comparable, pour la hauteur, à celles du premier ordre en Europe. Sur la bande de l'E., la chaîne des Montagnes-Bleues, qui règne parallèlement à la côte à une distance de quinze à vingt lieues, s'élève rarement à plus de 400 toises au-dessus du niveau de la mer; Sea-View-Hill, point culminant de ce système, est seul évalué à une hauteur de 700 toises. Cette altitude suffit toutefois pour déterminer le point de partage des eaux qui coulent à l'E. et à l'O.

Les monts Warragong, nommés encore par les Anglais Alpes-Australiennes ou Montagnes-Blanches, continuent dans le S. les Montagnes-Bleues. Leurs pics, dit-on, sont couverts de neiges perpétuelles. Entre ces monts et la mer règne la chaîne des Montagnes-Noires, visibles à vingt ou trente lieues de distance en mer. Ces deux faits semblent supposer une élévation d'au moins 1,000 toises, quoiqu'il n'y ait point eu encore de mesures exactes. Sur la côte occidentale, les monts Darling s'étendent depuis la rivière des Cygnes jusqu'à la baie du Roi-George. Le mont William, l'un de leurs sommets, n'a guère que 450 toises d'élévation, et le reste est beaucoup plus bas.

Jusqu'ici la partie septentrionale n'a guère présenté que des terres basses, accidentées, çà et là, de mamelons isolés et peu hauts, qui ne forment même pas un système continu de montagnes. Il est vrai que l'on ne connaît de ce côté que la bande maritime, plage sablonneuse et unie. La bande australe, au contraire, se coupe presque tout entière par de hautes falaises qui offrent dans l'intérieur des sommets d'une élévation moyenne.

Pendant long-temps, on avait imaginé que l'Australie ne contenait aucune rivière véritable; car en explorant les canaux qui annonçaient au premier abord l'existence d'un fleuve, on n'avait trouvé presque toujours que des filets d'eau peu importans, ou des torrens laissés à sec pendant les chaleurs. Le Nepean ou Hawkesbury, près de Port-Jackson, faisait seul exception à cette règle; les rivières de Macquarie, Lachlan, George, Hunter et Hastings n'offraient guère que des volumes d'eau insignifians. Mais les découvertes opérées depuis une dizaine d'années ont apporté à cette opinion accréditée des modifications importantes. Les rivières Brisbane, Darling, Murray, Avon ne sont pas sans doute des fleuves comme il en coule en Europe ou en Asie; mais ce sont des rivières considérables et profondes, navigables pendant une assez longue étendue. Ainsi le Murray ou Morrumbidgi, le plus considérable de ceux qui ont été reconnus dans toute leur étendue, a environ 200 lieues en ligne droite de l'E. N. O. à l'O. S. O.

CHAPITRE XXXIV.

AUSTRALIE. — HISTOIRE NATURELLE.

Au temps de la découverte, il n'y avait sur le continent australien aucun quadrupède qui rappelât l'ancien monde, si ce n'est le chien. Les autres étaient des espèces nouvelles qu'il fallait classer presque toutes dans la famille des marsupiaux ou animaux à poches.

Le chien du pays a de l'analogie avec le renard, quoiqu'il soit un peu plus grand, ayant environ deux pieds de hauteur sur deux pieds et demi de longueur. Sa tête ressemble à celle du renard, ses oreilles sont droites, sa couleur est variable, bien que, le plus souvent, elle soit d'un brun rougeâtre : il hurle d'une manière lugubre, sans aboyer. Cet animal donne la chasse aux brebis et aux volailles, et en fait souvent un grand carnage. Sa morsure passe pour être mortelle aux troupeaux. Il est extrêmement vivace et fort difficile à tuer. Quand il s'adresse au kangarou de moyenne taille, il se contente de s'élancer sur son dos pour le déchirer, et si le kangarou se retourne pour le combattre, le chien se retire; mais il recommence son attaque dès que le kangarou veut s'en aller, de sorte que ce dernier finit par succomber sous cette manœuvre opiniâtre. Des colons qui l'ont observé ont souvent profité du gibier ainsi abattu par le chien.

Les kangarous se divisent en plusieurs espèces, et l'on n'en compte pas moins d'une dizaine dans la seule Nouvelle-Galles du Sud. La grande espèce, longue de cinq pieds, dépasse à la course les chiens les plus agiles, et les terrasse quelquefois d'un coup de queue. La femelle porte rarement plus d'un petit, et jamais plus de deux. Leurs bonds ordinaires sont de douze à quinze pieds; mais on a vu l'un de ces animaux franchir, sur une pente douce, un espace de plus de quarante-deux pieds. Le kangarou a plusieurs ennemis à redouter, parmi lesquels l'aigle n'est pas le moins opiniâtre.

Les autres animaux sont le koala, vulgairement nommé paresseux par les colons, de la grosseur d'un chien ordinaire, avec une belle fourrure, et se nourrissant des feuilles et de l'écorce des arbres sur lesquels il grimpe; le wombat ou desman (Pl. XL — 6), petit animal dont la forme a quelque analogie avec celle de l'ours, et dont la chair est estimée; les opossums et les écureuils volans, autrement nommés phalangistes et pétauristes par les naturalistes, petits quadrupèdes qui habitent communément les arbres, où ils se nourrissent d'insectes et de végétaux; les péramèles, autres espèces de petite taille qui vivent dans les troncs d'arbres en décomposition.

On dit avoir rencontré au-delà des Montagnes-Bleues des dasyures, animaux de proie dont les plus grands ont la taille d'un loup; mais le fait n'est pas prouvé, et on croit ces quadrupèdes particuliers à la Tasmanie. L'ornithorynque est un animal singulier qui est devenu récemment, pour les naturalistes, l'occasion de thèses et de controverses sans nombre. Sa forme tient tout ensemble du phoque et de l'oiseau : il habite les rivières et les marécages (Pl. XL — 5). Les zoologistes ont long-temps discuté s'il était ovipare ou vivipare, et il paraît que la question a été plutôt résolue dans le premier sens que dans le second. Du reste, c'est encore là une de ces espèces intermédiaires qui exerceront long-temps les recherches physiologiques de l'homme; animal au corps de poisson, au bec et aux pattes palmées de canard. L'échidné est dans le même cas. L'échidné, qui ressemble à un hérisson, habite sur terre. Il est pourvu d'un bec très-délié; ses griffes sont armées de pattes qui lui servent à s'enterrer promptement, mais sa piqûre a été regardée à tort comme venimeuse.

Il y a trente ou quarante ans, la plage méridionale de l'Australie offrait encore de nombreuses troupes de phoques, surtout de ceux qui rentrent dans le genre otarie; mais les poursuites incessantes des pêcheurs qui les tuaient pour en extraire l'huile et pour en avoir les précieuses fourrures, ont singulièrement diminué leur nombre. Certaines espèces ont même entièrement disparu, soit qu'elles aient été totalement détruites, soit qu'elles aient gagné d'autres îles. On a soupçonné que le dugong habitait certains points de la bande occidentale, mais ce fait est encore à constater.

Les crocodiles ou alligators, comme les nomment les Anglais, abondent dans les canaux de la partie septentrionale, et atteignent de fort grandes dimensions. La tortue verte existe sur plusieurs points. Les lézards sont d'espèces variées, et quelques-uns ont jusqu'à quatre pieds de long. L'un d'eux, découvert par Cunningham sur la côte N. O., long de deux pieds, est paré d'une large membrane sur le derrière de la tête et autour du cou, et cette espèce d'écharpe lui donne un aspect tout-à-fait extraordinaire. On y trouve plusieurs sortes de serpens, dont quelques-uns sont venimeux, comme le *black-snake*, le plus redouté de tous. Un autre, nommé par les Anglais serpent-diamant ou *diamond-snake*, atteint jusqu'à quinze pieds de long, mais les individus de cette taille sont rares. Les uns disent qu'il est venimeux; les autres qu'il est inoffensif. Une autre espece, appelée *death* ou *deaf-adder*, c'est-à-dire *la mort* ou le *serpent sourd*, serait bien funeste à l'homme si sa morsure avait les suites terribles qu'on lui a attribuées. Un colon ayant été, dit-on, récemment mordu par un de ces animaux, mourut presque subitement. Le sang lui sortait par les yeux, le nez, la bouche et les oreilles; à peine expiré, la putréfaction s'opéra, et, au bout d'un court espace de temps, son corps fut dans un état tel, qu'on eut beaucoup de peine à le transporter jusqu'à la fosse. Ajoutons, toutefois, que le voyageur qui rapporte ce fait ne semble pas convaincu de la vérité de toutes ses circonstances.

Les oiseaux offrent un bon nombre d'espèces. Quant à la taille, on a remarqué d'abord l'emu, sorte de casoar, d'une haute stature et d'une chair succulente (Pl. XL — 3); les pélicans, les cygnes noirs, les céréopsis, les ménures à la queue lyriforme, diaprée des plus riches teintes d'orange et d'argent (Pl. XL — 2); les aigles, les faucons, les cacatoës noirs, blancs et gris; les perroquets et les perruches aux plumages nuancés de toutes les couleurs; les hérons, diverses espèces d'oies et de canards, des corbeaux, des martins-chasseurs et pêcheurs, souvent d'une forte taille; puis encore des pigeons, des tourterelles, des perdrix, des huitriers, des philédons à la langue en pinceau, des pies-grièches, des corbi-calaos au crâne cuirassé, des coucals, des cassicans causeurs, des gobe-mouches, l'admirable loriot prince-régent, l'éclatant épimaque royal; enfin des traquets, oiseaux tout petits, mais au plumage jaspé et riche en reflets éclatans.

Sans être aussi étendue que dans l'ancien monde, la famille des insectes a offert à l'entomoligiste des types nouveaux particuliers à l'Australie. Les lépidoptères n'y sont pas très-abondans, et rarement ils brillent par l'éclat de

leurs couleurs, excepté pourtant dans la partie du N., où se représentent plusieurs espèces de mollusques de la Nouvelle-Guinée ; mais en revanche on rencontre en Australie plusieurs coléoptères de formes curieuses. Les mouches, les fourmis et les moustiques sont communs et très-incommodes ; on a trouvé des fourmilières qui ont jusqu'à trente et quarante pieds de circuit sur dix ou douze pieds de hauteur. Ces insectes dévastent et ravagent les plantations, et mettent quelquefois les troncs d'arbres en poudre. Les chenilles sont un autre fléau qui, dans de certaines années, ruine entièrement les plus belles espérances de récoltes.

On a recueilli sur les côtes de cette grande île une foule de coquilles inconnues, qui furent, dans les premiers temps de la découverte, grandement recherchées des amateurs. Les phasianelles abondent sur les côtes de l'O. ; les térébratules, au port Western. Péron et Quoy trouvèrent sur cette plage la trigonie vivante, coquille qui n'était encore connue qu'à l'état fossile. Les poissons de mer sont très-abondans et presque tous fort bons. Malgré leurs petites dimensions, les rivières y sont aussi très-poissonneuses. Divers cétacés de toutes les tailles fréquentent les côtes australiennes. Enfin les naturalistes eux-mêmes ont fait de nombreuses découvertes parmi les zoophytes propres à ces parages.

La flore de la Nouvelle-Hollande a enrichi le règne végétal d'une foule d'espèces nouvelles douées des formes les plus élégantes et les plus variées. L'horticulture s'est emparée d'un grand nombre de ces charmans végétaux, et plusieurs sont déjà cultivés avec succès dans les jardins des amateurs, principalement en Angleterre. Mais, d'un autre côté, la nature semble avoir pris à tâche de n'offrir à l'homme, dans ces vastes solitudes, aucune plante alimentaire. On y chercherait en vain quelqu'un de ces végétaux précieux qui croissent sur toutes les îles de l'Océanie; le cocotier lui-même, cet arbre nourricier et cosmopolite qu'on retrouve dans toutes les îles sauvages ou malaises, le cocotier manque sur les plages les plus chaudes de l'Australie. Aussi pas un des végétaux dont les naturels tiraient une nourriture maigre et précaire, n'a-t-il offert d'intérêt aux colons anglais. Ces derniers ont travaillé sur-le-champ à introduire dans la contrée des espèces européennes, et la plupart ont réusis sur ce sol étranger.

Les arbres les plus touffus de l'Australie n'offrent qu'un ombrage équivoque à raison de la forme et de la disposition de leurs feuilles. Les eucalyptus, les casuarinas ou leptospermums les plus beaux, et qui de loin semblent annoncer une voûte fraîche et ombreuse, n'offrent pas, vus de près, une verdure suffisante pour garantir le voyageur des rayons du soleil.

Les familles qui comptent le plus grand nombre d'espèces, à la Nouvelle-Hollande, sont les protéacées, les myrtacées, les légumineuses, les composées, les épacridées et les diosmées. Ce sont celles surtout qui apportent le contingent le plus fort dans la haute végétation. Les arbres les plus utiles sont plusieurs espèces d'eucalyptus dont le bois sert à toutes sortes d'usages, quand le stipe est sain, ce qui est rare; le *red cedar* (*cedrela australis*) qui donne des planches d'une teinte rougeâtre, fort légères et pourtant d'une grande durée ; le tristania et le melia azedarach qui servent à la construction des canots, le xylomelum dont on fait des bois de fusil. On peut citer encore un ou deux araucarias, deux callitris, un flindersia, divers casuarinas, un trichilia à odeur de rose, un angophora, un dacrydium, un brisbania, divers banksias, etc., et une foule d'autres arbres dont le bois est employé à divers usages.

On doit à Cunningham la découverte récente d'un arbre de la famille des légumineuses, dont les gousses contiennent de larges graines d'un goût assez agréable, quand elles sont torréfiées. Certains mimosas donnent une belle gomme; une sorte d'eucalyptus fournit une manne sucrée tout-à-fait analogue à celle de l'Orient.

On a trouvé, dans l'Australie, quelques espèces de palmiers, mais toutes inutiles quant à leurs produits. Une superbe liliacée, le *doryanthes excelsa*, pousse sa tige jusqu'à dix-huit et vingt pieds de hauteur. Le xanthorrea et le kingia se terminent par de larges touffes de feuilles longues, linéaires et disposées en vastes rosettes, retombant sous la forme d'une nappe d'eau qui déborde d'un vase. La première fournit une gomme-résine fort tenace.

L'écorce de l'*hibiscus heterophyllus* serait propre à faire des cordages. Le *caladium macrorhyzum* produit des tubercules qu'on pourrait manger bouillis en temps de disette. Le *leptomeria* et le *billarderia* portent de petites baies que recherchent les naturels et les enfans des colons, quoiqu'elles soient d'une saveur peu délicate. Malgré la proximité des Moluques et la similitude du climat, les arbres à épices n'ont point passé la mer et ne se sont point reproduits sur l'Australie. On y a pourtant trouvé un muscadier, *myristica insipida*, fort inutile, ainsi que le témoigne son nom.

Parmi les plantes maritimes qui tapissent les roches du rivage, il en est une qui mérite d'être citée à cause de ses larges frondes dont les naturels fabriquent des vases grossiers pour boire. De là le nom de *fucus potatorum* que lui imposa Labillardière.

Le règne minéral, mal exploré, offre peu de chose à dire. On ne possède encore que des renseignemens fort insuffisans sur la géologie de l'Australie. Les montagnes ont présenté, dans divers endroits, des roches primitives et secondaires. Les rochers du port du Roi-George sont de granit, comme ceux des montagnes comprises entre ce point et Swan-River; le mont Lindsay, l'un des points culminans de cette chaîne, se termine par un plateau écarri de quinze cents toises de côté, très-uni, semé de fragmens de quartz et terminé à chaque angle par une masse énorme de granit. On croit que cette substance forme la base de la plupart des hautes montagnes de cette terre.

Le grès, en couches ou *strates* horizontaux, forme la charpente de toutes les falaises de la bande méridionale, tandis que le calcaire madréporique domine sur les plages septentrionales; cette substance abonde encore sur les bords de la baie des Chiens-Marins. A la rivière des Cygnes, on rencontre fréquemment des incrustations calcaires et sablonneuses par lits horizontaux; elles enveloppent les coquilles, les racines et jusqu'aux troncs des arbres.

La présence du fer est annoncée sur plusieurs points sous la forme de paillettes de fer oligiste. et dans quelques terrains récens d'argile sablonneuse. Des traces de cuivre et de plomb ont été observées dans la Nouvelle-Galles du Sud et à la rivière des Cygnes : le plomb de cette dernière localité semblait même contenir de l'argent ou du mercure. Du reste aucun métal, ni aucune pierre précieuse n'ont encore été signalés avec certitude sur toute l'étendue de cette grande terre; mais en revanche on y a fait une découverte bien plus précieuse, celle de mines de charbon de terre dans les environs de New-Castle et sur les bords du Hunter. Le charbon s'y trouve par veines riches et d'une grande étendue, par couches de trois pieds d'épaisseur, et à une profondeur de quinze à vingt pieds seulement. Depuis on en a rencontré ailleurs; mais nulle part en aussi grande abondance.

Dans les lits de grès et d'ardoises situés au-dessous des couches de houille, on a observé des impressions de végétaux dont plusieurs offraient, dit-on, des plantes en fleurs; dans le nombre on a cru distinguer le *zamia spiralis*. On a également trouvé des empreintes nombreuses de phytolithes dans la lignite stratiforme qui se présente vers les sommets du mont York dans les Montagnes-Bleues.

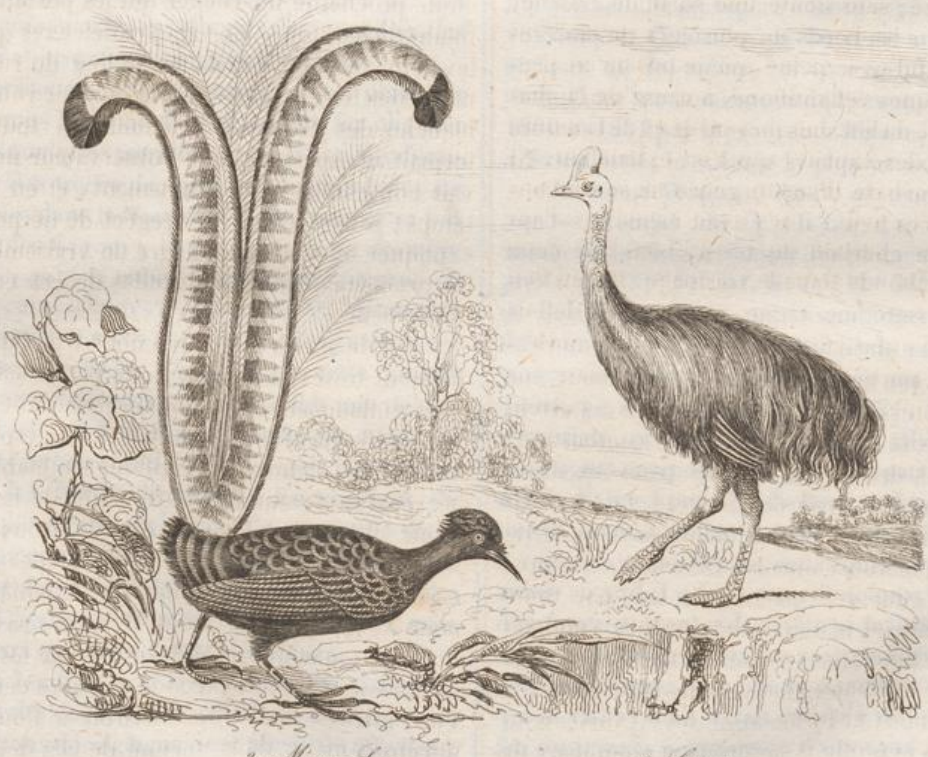
La pierre à chaux n'existant point dans la Nouvelle-Galles du Sud, les colons y suppléent par des coquilles de testacées, dont les coraux du voisinage offrent souvent des masses compactes. Sur divers autres points de l'Australie, la chaux se montre à l'état de sulfate ou de carbonate. L'alun natif a été souvent rencontré dans l'argile cristallisée à un grand degré de pureté. Aux environs même de Sydney on trouve de la pierre de pipe d'une qualité supérieure.

Quoiqu'on ait recueilli de la pierre-ponce sur plus d'un point de la côte, la présence d'aucun volcan en activité n'a été constatée dans toute l'Australie; on n'a même observé aucun indice d'éruptions récentes. Les pierres-ponces, trouvées plus abondamment du côté de Moreton-Bay, ont fait soupçonner que deux pics du voisinage pouvaient receler quelques cratères. Examinés avec soin, ils n'ont toutefois rien offert de semblable.

Il est vrai qu'on a découvert, en 1818, une montagne enflammée dans une assez grande étendue, le mont Wingen, et l'on crut d'abord que c'était un véritable volcan; mais cette combustion semble étrangère à toute espèce d'action volcanique. Comme c'est du reste un fait bien curieux en lui-même, on va reproduire ici le récit d'une reconnaissance de ce mont opérée en 1830 et 1831 par le révérend Wilson, chapelain à New-Castle, la colonie la plus voisine.

« Le mont Wingen, dit-il, se trouve sur le revers oriental de la chaîne qui sépare le bassin de la rivière Hunter des plaines de Liverpool, par 31° 54' lat. S. et 148° 36' long. E., et l'élévation de la partie embrasée ne peut être moindre de 1,300 à 1,400 pieds au-dessus du niveau de la mer. A l'époque de ma première visite, au commencement de 1831, l'incendie s'étendait sur les deux sommets d'une même montagne composée de grès compacte. Le feu s'était d'abord propagé du haut en bas de l'éminence septentrionale qui est la plus élevée, et il remontait maintenant sur l'éminence opposée située au sud. Le feu occupait comme une sorte d'enfoncement entre deux pitons de la même montagne, et cette circonstance avait pu faire regarder ce piton comme un cratère au premier voyageur qui le visita; mais le fait est qu'à mesure que le feu souterrain a augmenté d'intensité, la roche s'est fendue en plusieurs crevasses de diverses largeurs, et je pus examiner à mon aise la plus

1. Pirogue en écorce ceusuel.



2. Ménure-Lyre.

3. Casoar.

A. Lanson del.

VOYAGE

grande fente. Le roc, qui était une masse de grès solide, offrait une fente de deux pieds de largeur, laissant la partie supérieure et méridionale en évidence, et le reste ayant glissé et tombé dans la cavité qui forme le fond de la roche embrasée. En examinant cette fente à la profondeur d'environ quinze pieds, on voyait que les parois du roc étaient chauffées à blanc, comme celles d'un feu à chaux; en même temps des vapeurs sulfureuses et alumineuses sortaient de cette fissure, au milieu de grondemens souterrains qui éclataient avec la plus grande violence. Je me plaçai sur la partie du roc qui avait été détachée de la partie supérieure et lançai des pierres dans la fente; le bruit qu'elles faisaient en tombant semblait s'éteindre dans un abîme immense situé au-dessous de mes pieds. L'espace de terrain sur lequel le feu exerçait son action, pouvait avoir un acre et demi d'étendue. Çà et là sur toute cette surface étaient plusieurs fentes de largeur variable, par où s'échappaient sans cesse des colonnes d'une fumée sulfureuse, accompagnées d'une flamme brillante; les bords de ces soupiraux étaient ornés de cristaux de soufre efflorescent, dont la couleur variait depuis le rouge orangé le plus foncé, dû au mélange de fer, jusqu'à la couleur de paille la plus pâle, là où l'alun dominait. Une matière noire, lustrée et poisseuse, sans doute une sorte de bitume, abondait sur les bords de plusieurs de ces crevasses. Ce fut avec peine que je pus m'en procurer quelques échantillons, à cause de la chaleur intense du sol sous mes pieds et de la nature suffocante des vapeurs qui s'en exhalaient. Ni lave, ni trachyte d'aucun genre ne se rencontraient en ces lieux; il n'y avait même pas d'apparence de charbon de terre, bien que cette substance abonde dans le voisinage. Il était évident que cette montagne était en feu depuis long-temps; plusieurs acres de terrain, au-dessous de la portion maintenant enflammée, sur laquelle sont des arbres très-anciens, portent également des traces d'une pareille combustion, et plusieurs des pierres qui s'y trouvent disséminées semblent avoir été vitrifiées. Le feu sévit encore avec violence, et tout annonce que cette violence s'accroîtra encore. De temps en temps, soit par l'effet de l'électricité, soit par toute autre cause, les matières souterraines s'enflamment et le pouvoir expansif de la chaleur et de la vapeur fait éclater en fragmens énormes le roc de grès solide, et forme ainsi des crevasses continuelles. Les produits sulfureux et alumineux de cette montagne ont été employés avec succès pour le traitement de la galle des moutons. »

Le long de la côte, à quatre milles de New-Castle, on avait aussi observé, en 1828, un rocher enflammé qui exhalait des vapeurs sulfureuses, et sur les bords des fentes on avait recueilli un minéral bien cristallisé qui parut, à l'examen, être un muriate d'ammoniaque entremêlé de soufre. Ce feu toutefois s'éteignit en 1830; différent en cela de celui du mont Wingen que M. Wilson revit encore en 1831.

« Je trouvai que le feu, dit cet observateur, loin de s'être amorti depuis ma première visite, s'était étendu l'espace de plus de deux acres; il agissait avec une fureur redoublée sur l'éminence du S. et du S. S. O., et même sur la partie jusqu'alors intacte de la montagne, c'est-à-dire sur la colline du N. Il y avait encore de brillans cristaux de soufre sur les bords des principales crevasses, et sur la plus petite des cristaux d'ammoniaque; des uns et des autres, il sortait continuellement des vapeurs suffocantes. Le feu continuait de mugir sous terre; les pierres lancées dans la crevasse retentissaient à une grande profondeur dans un abîme intérieur. La scène de bouleversemens, les roches de grès massifs séparés en éclats, les fissures innombrables opérées à la surface du sol, l'éboulement des strates de grès, les troncs d'arbres renversés et consumés à demi, d'autres qui n'attendaient que la chute prochaine du rocher qui les portait pour tomber à leur tour, les vapeurs délétères qui s'élevaient autour de moi, au milieu du rugissement des feux souterrains, la chaleur rouge ou blanche des crevasses enflammées, tout cela formait un spectacle que l'observateur ne pouvait contempler sans étonnement, et en même temps, sans éprouver le regret de ne pouvoir expliquer avec quelque degré de vraisemblance les premières causes naturelles de cet étrange phénomène.

» Sur le mont Wingen, nous trouvâmes, à quelques toises seulement de la partie actuellement enflammée, le moule en grès d'une sorte de coquille bivalve qui paraît être une espèce de térébratule; d'autres échantillons semblables ont été rencontrés sur un autre point de la montagne. Jusqu'à présent, on n'a trouvé que deux échantillons de débris organiques, de la nature des os pétrifiés, dans le voisinage du mont Agabe près du mont Wingen, savoir le sacrum de quelque grand animal sur les dunes de Holdsworthy et la seconde vertèbre cervicale d'un autre à dix milles environ à l'ouest de Moreton; mais, dans aucune de ces deux circonstances, la pétrification n'était engagée dans les couches, mais seulement posée sur la sur-

face du sol. C'est pourquoi, suivant toute apparence, elles étaient contemporaines avec le bois pétrifié qui se trouve disséminé en grande quantité sur toute cette étendue de pays. Près de la chaîne des marais du Kingdom, qui forment une des sources du Hunter, et à quelques milles seulement au N. O. du mont Wingen, sont des troncs d'arbres encore debout sur le sol, qui semblent avoir été pétrifiés sur le lieu même où ils crurent jadis. En quelques endroits, ce bois est fortement imprégné de fer. Le long de la côte, à trois milles au N. de New Castle, à la marque de la marée haute, dans la falaise et sous un lit de houille, fut dernièrement découverte la tige d'un arbre pétrifié dans une position verticale; en la brisant, elle présenta une belle couleur noire, annonçant que le bois passait à l'état de jais. Sur le sommet du mur qui porte le télégraphe à New-Castle, on trouva le tronc d'un autre arbre, étendu dans une position horizontale et enseveli à un pied au-dessous de la surface du sol; le grain du bois était d'un beau blanc. Dans ces deux échantillons se trouvaient d'ailleurs des veines minces de calcédoine. »

Pour en terminer au sujet de la géographie physique de l'Australie, il faut ajouter qu'il est impossible d'accepter, pour elle, les dénominations que les anciens découvreurs ont imposées tour à tour à chacune de ses parties, telles que Terre-de-Nuytz, d'Eendracht, de Witt, d'Arnheim, de Leeuwin, etc. Toutes ces divisions arbitraires et vagues ne précisaient rien, et dans tous les cas elles s'arrêtaient au littoral. Il eût été bien plus curieux, en revanche, de connaître les dénominations données par les naturels à chaque portion de cette contrée, dénominations qui devaient coïncider sans doute avec celles des diverses tribus; mais personne encore n'a pu réunir pour ce travail des matériaux suffisans. D'un autre côté, les Anglais forment aujourd'hui des divisions nouvelles avec des noms empruntés à la mère-patrie. Ces noms seuls sans doute resteront; et, pour les générations qui suivront la nôtre, la Nouvelle-Hollande pourra être appelée, à meilleur droit, la Nouvelle-Angleterre.

CHAPITRE XXXV.

AUSTRALIE. — INDIGÈNES.

Les tribus qui peuplent l'Australie appartiennent au type le plus commun et le plus dégradé de la race mélanésienne. S'il est possible d'avancer à ce sujet une hypothèse plausible, sans doute ce vaste continent a pu recevoir sa population des terres de la Nouvelle-Guinée par le détroit de Torrès. Ces sauvages, d'écueil en écueil et d'île en île, sont probablement parvenus jusque sur les plages ingrates de la Nouvelle-Hollande, et là, privés des végétaux nourriciers de la patrie primitive, astreints à une vie de chasseurs nomades, souffrans, malheureux, ils déchurent sans doute, s'étiolèrent, et descendirent où ils sont restés, au dernier degré de l'échelle des êtres. Si ce système d'émigration était admis, on pourrait se demander encore comment ces hommes auraient pu perdre l'usage de l'arc et des flèches, de la fabrication des étoffes, de certaines notions industrielles et agricoles qu'ils avaient autrefois. Cette objection ne resterait toutefois point sans réponse, car la nouvelle terre n'offrait aux émigrans aucune des ressources de celles qu'ils avaient quittée; ils n'y retrouvaient ni le même bois pour fabriquer leurs armes, ni les mêmes matières pour confectionner leurs étoffes, et de ces causes résultèrent sans doute une décadence et un abrutissement graduels. Ces émigrations d'ailleurs n'étaient pas, il faut le croire, spontanées et volontaires : les tribus qui abordèrent sur les plages de l'Australie, et purent s'y fixer, avaient été chassées probablement par la guerre des terres fertiles de l'équateur.

Quoi qu'il en soit, l'Australien n'est guère plus noblement organisé que le difforme Saab de l'Afrique méridionale et le Pécherai de la Terre-de-Feu. Toute notion d'agriculture lui est demeurée étrangère, et c'est à peine si quelques tribus sont arrivées jusqu'à entrevoir quelques faibles idées de navigation, sans les développer au-delà de la fabrication d'un radeau ou d'une petite pirogue en écorce d'arbre.

L'Australien est, en général, petit et d'une conformation chétive : ses extrémités sont grêles et disproportionnées avec le reste du corps; le ventre est souvent proéminent, le front comprimé, le nez épaté; les narines sont évasées, les yeux enfoncés et petits, la bouche très-large, les mâchoires saillantes, la barbe noire, touffue et hérissée. Sa couleur varie depuis le jaune ou cuivre foncé jusqu'au noir assez prononcé. Les cheveux sont tantôt longs et lisses, tantôt noirs et crépus, le plus souvent ébouriffés et frisés; mais ils ne sont jamais vraiment laineux, et c'est là le seul trait qui sépare réellement ces hommes des nègres d'Afrique dont ils se rapprochent sous d'autres rapports d'une manière surprenante (Pl. XXXIX—4). Quelques tribus seules, soit